

L'improbité punie.

[1809.]

L'empereur Napoléon, dont l'armée occupait depuis quelque temps l'île de Lobau¹, dans le Danube, y transporta ensuite son quartier général. Son premier soin fut de visiter ses soldats dans leurs bivacs. Ils prenaient alors leur repas : « Eh bien, mes amis, dit-il à un groupe devant lequel il s'était arrêté, comment trouvez-vous le vin ? — Il ne nous grisera pas, sire, répondit un grenadier en montrant le Danube; voilà notre cave. » L'empereur, qui avait ordonné la distribution d'une bouteille de vin par homme, fut surpris de voir ses ordres si mal exécutés. Il fit prendre des informations, et l'on découvrit que les employés aux vivres, chargés de ce service, avaient vendu à leur profit le vin destiné aux troupes de l'île. Ces misérables furent aussitôt arrêtés, traduits devant une commission militaire, et punis selon la rigueur des lois.

§ III. FIDÉLITÉ.

L'honnête homme se fait une loi de tenir ce qu'il a promis, dans les choses même les plus légères : car on est bientôt infidèle dans les grandes quand on s'accoutume à n'être pas fidèle dans les petites. (BLANCHARD.)

La fidélité, pour un cœur honnête, est chose sacrée : il n'est point de nécessité, point de terreur, point de séduction qui puisse le rendre infidèle. (Moralistes anciens.)

Régulus.

[250 av. J. C.]

Régulus, consul romain, après avoir vaincu les Carthaginois² en Afrique, fut ensuite vaincu par eux et fait prison-

1. A 9 kilomètres de Vienne.

2. La ville de Carthage, en Afrique, était une république puissante, surtout sur mer, et qui, après avoir lutté long-

temps contre les Romains, fut enfin détruite. La ville de Tunis est située à peu de distance de l'emplacement où était Carthage.

nier. Conduit à Carthage, il éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes¹ de sa patrie. Les Romains, qui traînaient à leurs chars, avec tant d'orgueil, des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer qu'on respectât dans les fers un citoyens de Rome?

La fortune redevint ensuite favorable aux Romains. Carthage demanda la paix; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Les Carthaginois lui avaient fait donner sa parole qu'il reviendrait reprendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui devait lui rendre sa patrie.

Le sénat romain donna audience aux ambassadeurs et à Régulus. Régulus déclara qu'il venait, par l'ordre de ses maîtres, demander à la république romaine la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs exposèrent les avantages de l'une et de l'autre mesure, et sortirent ensuite de la salle. Régulus voulut les suivre : mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de n'accorder ni la paix, ni l'échange. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen. Le grand pontife² soutenait qu'on pouvait le dégager du serment qu'il avait fait de retourner à Carthage.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus. Je ne demeurerai point dans Rome, je n'attirerai point sur vous, par un parjure, la colère du ciel. J'ai promis à nos ennemis de me remettre entre leurs mains si vous rejetez la paix; je tiendrai mon serment : le violer serait un sacrilège.

« Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais le crime

1. Les Romains, lorsqu'ils étaient vainqueurs, avaient coutume de traîner en triomphe leurs captifs depuis les

portes de la ville jusqu'au Capitole.
2. Chef de la religion chez les Romains.

flétrirait mon âme : la douleur ne brisera que mon corps; d'ailleurs, il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir. Sénateurs, cessez de me plaindre : je retourne à Carthage; je fais mon devoir, faites le vôtre. »

A ces mots, il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, de peur de se laisser attendre par leurs adieux. On dit que les Carthaginois le firent périr dans d'affreux supplices. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent, sur une âme courageuse, la religion du serment et l'amour de la patrie.

Le jeune savant.

[1650.]

Un jeune savant danois, nommé Gudmond, ayant été soupçonné à tort d'avoir professé des opinions contraires au gouvernement, fut enfermé à Copenhague dans une prison appelée la Tour-Bleue. Le geôlier de cette prison, vieillard bon et humain, voyant combien ce jeune homme était doux et studieux, s'attacha à lui. « Si vous me donnez votre parole, lui dit-il, de ne point chercher à vous évader ni à entretenir des intelligences avec le dehors, je vous placerai dans une bonne chambre bien claire qui a vue sur des jardins. » Le jeune homme lui fit bien volontiers cette promesse, et le geôlier le logea dans une chambre commode donnant sur une rue déserte toute bordée de jardins qui n'en étaient séparés que par des barrières à claire-voie. La fenêtre de cette chambre n'était pas même grillée. Le jeune homme, qui avait beaucoup de goût pour l'astronomie, passait une grande partie de la nuit à observer les astres. Une nuit, s'étant trop avancé hors de la fenêtre, il tomba dans la rue; mais heureusement il ne se fit aucun mal. Lorsque le premier étourdissement causé par la chute fut passé, que pensez-vous qu'il fit?... qu'il profita de l'occasion pour recouvrer sa liberté?... il s'en garda bien : ç'aurait été manquer à sa parole et compromettre le geôlier qui avait été si bon pour lui. Il alla frapper à la porte de la

Tour, et rentra sur-le-champ dans sa prison. Le roi entendit raconter ce fait; il voulut examiner par lui-même l'affaire de Gudmond, et reconnut que le jeune homme était innocent du tort qu'on lui avait imputé. Il lui rendit sur-le-champ la liberté, et le combla de bienfaits.

Turenne et les voleurs.

Turenne, passant une nuit sur les boulevards extérieurs de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtaient sa voiture. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent, et l'un d'eux osa, le lendemain, aller chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le maréchal lui fit donner les cent louis; et avant de raconter l'aventure, il laissa à cet homme le temps de s'éloigner. « La promesse d'un nonnête homme, dit-il, est inviolable; jamais il ne doit manquer à sa parole, l'eût-il donnée à des fripons. »

Dreux et Chamillard.

[xvii^e siècle.]

Sous le règne de Louis XIV, Dreux et Chamillard, conseillers au parlement, étaient unis par une sincère amitié.

Dreux était riche, et Chamillard pauvre. Le même jour il naquit au second une fille, au premier un garçon. Dreux, le lendemain de leur naissance, demanda à Chamillard de promettre, comme lui, de les unir un jour ensemble.

Chamillard représenta à son ami, par délicatesse, qu'avant cette époque il trouverait des partis bien plus avantageux que sa fille. Dreux insista tellement, qu'ils se donnèrent réciproquement parole. Au bout de vingt-deux ans, la position respective des deux amis avait bien changé : Dreux était resté simple conseiller au parlement, et Chamillard, comblé d'honneurs et de richesses par Louis XIV, était devenu ministre de la guerre et des finances. Aussitôt après sa nomination, il dit à Dreux : « Nos enfants sont en âge de se marier, et ils ont de l'inclination l'un pour l'autre : il est

temps de remplir l'engagement que nous avons pris. » Dreux, touché jusqu'aux larmes, fit tout ce qu'un homme d'honneur peut faire pour rendre à son ami sa parole; Chamillard le somma de tenir la sienne. Ce combat de générosité dura plusieurs jours. A la fin Chamillard, bien résolu de partager sa fortune avec son ami, l'emporta, et le mariage se fit. Un pareil trait honore à jamais la mémoire de Chamillard. Souvent, quand on monte si haut, la tête tourne et le cœur se gâte. Honneur à l'homme qui a voulu que le ministre tint la parole de l'ami! C'était se montrer digne de son rang, et justifier son élévation.

Pellisson ¹.

Pellisson, l'un des beaux génies du grand siècle de Louis XIV, avait été le confident du fameux Fouquet, ministre des finances, qui l'avait comblé de faveurs et de marques d'amitié. Lorsque Fouquet fut disgracié², renfermé et accusé de trahison par des ennemis acharnés à sa perte, presque tous ceux qui lui faisaient la cour pendant sa prospérité l'abandonnèrent; Pellisson lui resta fidèle. On le réduisit à une dure captivité, sans que rien fût capable d'ébranler sa fidélité, ni de lui arracher un mot qui pût compromettre son bienfaiteur. On lui fit de magnifiques promesses, auxquelles il résista; ensuite on l'accabla de rigueurs; on le priva de papier et d'encre, et il se vit réduit à écrire sur la marge de ses livres, avec le plomb de ses vitres. On vit qu'on ne pouvait le séduire ni l'intimider; on imagina de le tromper, afin de tirer de lui quelques paroles dont on pût faire usage contre Fouquet. On plaça auprès de lui un Allemand, simple et presque stupide en apparence, mais rusé, et qui cachait, sous les dehors d'un prisonnier malheureux et exaspéré, toute la finesse d'un habile espion. Pellisson découvrit le piège, et, loin de se laisser tromper, il s'empara si bien de l'esprit de l'Allemand, que cet homme lui procura de l'encre et du papier,

1. Mort en 1693.

2. En 1664. Fouquet avait, dit-on, dilapidé les finances de l'Etat. Il eut pour successeur l'illustre Colbert.

dont il se servit pour écrire d'admirables mémoires adressés à Louis XIV en faveur de son malheureux ministre.

Louis XIV apprécia cette fidélité si noble et si courageuse; non-seulement il fit cesser la captivité de Pellisson, mais il lui confia les fonctions importantes de maître des requêtes au conseil d'État, et l'honora de sa confiance.

N'omettons pas de dire que La Fontaine, l'illustre auteur des Fables, qui avait été l'ami de Fouquet, lui resta fidèle, et composa sur sa disgrâce une élégie qui est un de ses plus beaux ouvrages.

La femme de l'aveugle.

[xix^e siècle.]

Vers la limite du département du Jura, dans la partie des montagnes la plus voisine de la Suisse, se trouve un joli village que ses lacs, ses bains, ses rochers rendent riant et pittoresque. C'était là qu'étaient nés Gaspard et Marguerite; tous deux appartenant à de pauvres familles; tous deux perdirent leurs parents de bonne heure; tous deux s'aimaient dès l'enfance, et ce commun malheur rendit plus vive encore leur tendresse mutuelle. Ils se promirent d'être l'un à l'autre.

Leur mariage allait avoir lieu, lorsque Gaspard, en faisant jouer une mine pour tirer de la pierre d'une carrière, fut blessé si grièvement, qu'après de longues et cruelles souffrances, il demeura aveugle, sans espoir de recouvrer jamais la vue. Alors il dit à Marguerite: « Laisse-moi; épouse un homme qui puisse te gagner du pain; je trouverai quelque petit garçon qui me conduira pour mendier le mien. — Que je t'abandonne! s'écria Marguerite; que je t'abandonne à présent! Et si le malheur fut tombé sur moi, m'aurais-tu abandonnée, toi? — Oh non! murmura Gaspard en élevant vers le ciel ses yeux qui ne voyaient plus, Dieu m'en est témoin. »

Peu après, leur mariage fut célébré; il y eut bien quelques gens au cœur égoïste et à l'esprit faux qui haussèrent les épaules, en disant que Marguerite faisait une folie :

mais, excepté eux, tout le monde l'approuva et manifesta hautement de l'estime pour elle. Sa tendresse pour son mari, qui ne se démentit jamais, son assiduité au travail, sa bonne conduite, la firent respecter de tout le canton.

L'âge, en augmentant les besoins du mari et de la femme, leur enleva les moyens d'y subvenir; mais dans le pays on se fit un honneur d'assurer le repos et le bien-être de leurs vieux jours. Pas une ménagère qui ne s'empressât de porter à Marguerite un des gâteaux dont elle avait coutume de régaler sa famille aux jours de grande solennité, pas un fermier qui ne se montrât fier d'aider à remplir la mesure de froment qui suffisait à la provision de l'heureux et pauvre ménage : ils étaient révéérés et chéris, et il n'y avait pas de petit garçon, quelque étourdi qu'il fût, qui ne se rangeât respectueusement pour les laisser passer, lorsque, le dimanche, ils allaient ensemble à la messe de la paroisse.

Tant qu'ils vécurent, en voyant l'ordre et la propreté qui régnaient dans leur cabane, chacun sentait qu'ils étaient heureux, et disait qu'ils l'avaient bien mérité.

§ IV. SINCÉRITÉ.

Il ne faut pas toujours dire ce qu'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jurerait sur sa parole; elle a toute l'autorité du serment; on a pour ce qu'il dit un respect de religion. (M^{me} LAMBERT.)

L'homme qui donne des mensonges pour des vérités est coupable comme celui qui donne de la fausse monnaie pour de la bonne. (B.)

On ne croit plus le menteur, même lorsqu'il dit la vérité. C'est qu'il en est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle. (*Moralistes orientaux.*)

La flatterie est pire que le faux témoignage : le faux témoin ne fait que tromper le juge et ne corrompt pas; le flatteur nous trompe et nous corrompt. (*Traité de la sagesse.*)

Aveu sincère.

[XVII^e siècle.]

La duchesse de Longueville, n'ayant pu obtenir une faveur qu'elle avait demandée à Louis XIV, en fut si vive-

ment piquée qu'il lui échappa contre lui des paroles très-déplacées. Une seule personne les avait entendues, mais cette personne fut indiscreète. La chose fut rapportée au roi, qui en parla au prince de Condé, frère de la duchesse. Le



Le grand Condé.

prince répondit que ce rapport devait être faux. « J'en croirai votre sœur elle-même, répliqua le roi, si elle le dément. » Le prince va voir sa sœur, qui ne lui cacha rien; en vain il tâche, pendant toute une soirée, de lui persuader qu'en cette occasion la sincérité serait trop dange-reuse, qu'en la déclarant innocente il avait cru dire la vé-

rité, qu'elle ne devait pas lui donner tort, et qu'elle ferait même plus de plaisir au roi en niant sa faute qu'en l'avouant. « Voulez-vous, lui dit-elle, que je répare cette faute par une plus grande? Celui qui m'a dénoncée a grand tort; mais, après tout, il ne m'est pas permis de le faire passer pour un calomniateur, puisqu'en effet il ne l'est pas. » Elle alla trouver le roi et avoua tout. Louis XIV, non-seulement lui pardonna de bon cœur, mais lui accorda quelques grâces auxquelles elle ne s'attendait pas.

Généreuse franchise.

Charles VII¹, se trouva presque dépouillé de tous ses États au commencement de son règne, et il ne lui restait aucune ville importante, à l'exception d'Orléans et de Bourges. Cependant il se livrait au plaisir et ne songeait qu'à donner des fêtes. Un jour qu'il dansait dans un ballet qu'il avait imaginé lui-même, un brave chevalier, Xaintrailles, entre dans la salle. Le roi lui dit : « Eh bien! Xaintrailles, que pensez-vous de cette fête? Ne trouvez-vous pas que nous nous divertissons bien? — Oui, sire, répondit le chevalier; il faut convenir qu'on ne saurait perdre un royaume plus gaiement. »

Cette réponse si franche fit rougir le jeune roi. Dès ce moment, il s'occupa davantage de ses devoirs et moins de ses plaisirs.

Flatterie et sincérité.

Un souverain d'Orient, voulant choisir un confident à la fois sincère et habile, imagina l'épreuve que voici : Il fit venir un soir dans son palais les cinq personnes de sa capitale qui passaient pour avoir le plus d'esprit. Aux doigts de sa main gauche brillaient cinq diamants d'une grosseur prodigieuse. Il leur dit : « Je vous ai rassemblés ici tous les cinq, dans l'espérance que vous me ferez entendre la vérité.

1. Charles VI étant tombé dans un état de démence, avait déshérité son fils en faveur de son gendre, le roi d'Angleterre, Henri V.

Vous voyez ces cinq superbes diamants, ils seront la récompense de votre sincérité. Parlez : que pensez-vous de ma puissance et de ma gloire? » Quatre s'empressèrent successivement de répondre. Éblouis de la grosseur et de la beauté des diamants, ils se flattaient d'en obtenir un. Ils exaltèrent donc à l'envi l'un de l'autre la grandeur du souverain; ils l'élevèrent au-dessus de tous les héros de l'histoire; ils parlèrent avec enthousiasme de ses talents et de ses vertus, et finirent par l'élever si haut, si haut, qu'ils n'auraient plus trouvé d'expressions nouvelles pour parler de la grandeur et de la puissance de Dieu.

Le roi ôte quatre diamants de ses doigts et les leur distribue. Puis, s'adressant au cinquième : « Et toi, lui dit-il, pourquoi gardes-tu le silence? Dis-moi aussi, je le veux, ce que tu penses de ma puissance et de ma gloire. — Je pense, répondit-il, que votre puissance est un dépôt que Dieu vous a confié pour le bonheur de vos peuples et dont il vous demandera un compte sévère; je pense que votre gloire sera fautive et périssable si vous la faites consister dans l'éclat et dans les conquêtes, et non dans le sévère accomplissement de tous vos devoirs. » Le roi répondit : « J'en te donne pas le cinquième diamant, mais ma confiance et mon amitié. Reste toujours auprès de moi; j'ai trouvé d'ami que mon cœur cherchait. »

Le lendemain, les quatre autres viennent au palais tout effarés dire au roi que le joaillier qui lui avait vendu ces diamants l'avait trompé, qu'ils étaient faux. « Eh quoi! répondit le roi en riant, croyez-vous que je ne le savais pas? Vous me donnez de fausses louanges, je vous donne de faux diamants. Je vous ai payés de la même monnaie; de quoi vous plaignez-vous? »

Inconvénients du mensonge.

Le jeune Célestin était d'un caractère aimable et doué d'heureuses dispositions; mais comme il avait contracté la malheureuse habitude de mentir à tout propos, ses paroles n'inspiraient aucune confiance.

Il avait un petit jardin rempli des plus belles fleurs, dont la culture faisait le plus cher de ses amusements. Un jour une vache, qui passait dans le pré voisin, force la haie, entre dans le jardin, et Célestin, à son retour, trouve une belle planche de renoncules toute bouleversée. Dans la crainte que la vache n'allât écraser les fleurs encore plus belles de la planche voisine, il n'osa pas la poursuivre pour la chasser, et il courut appeler le jardinier à son secours; mais le jardinier, accoutumé aux tours du jeune Célestin, ne crut pas un mot de ce qu'il venait lui raconter : « Allez, allez, mon petit ami, lui dit-il, vous ne m'en ferez pas accroire; » et il refusa tout net d'aller à son secours.

Un jour d'hiver, le père de Célestin, se promenant avec lui, eut le malheur de faire une chute et de se casser la jambe. Célestin, saisi de douleur, et n'étant pas assez fort pour secourir son père, alla en toute hâte au village pour appeler du monde. Son caractère de menteur était trop généralement connu; on crut qu'il faisait un conte, et personne ne voulut venir. Heureusement il vint à passer une voiture près de l'endroit où son pauvre père était étendu par terre; les gens qui la conduisaient le portèrent chez lui; sans cela, tous les cris de son fils n'auraient jamais pu lui procurer la moindre assistance.

Célestin avait un camarade plus fort que lui, sur le compte duquel il s'était égayé aux dépens de la vérité. Ce garçon le guetta un jour sur le chemin de l'école, et le maltraita rudement pour se venger. Célestin alla se plaindre à son père d'avoir été battu, et le père crut devoir en parler aux parents du camarade; mais ils lui répondirent : « Votre fils est généralement connu pour un imposteur; nous ne saurions ni écouter ses plaintes, ni croire à son rapport. » Voilà toute la satisfaction qu'obtint le père de Célestin.

Enfin ces désagrémens, aussi humiliants que douloureux, se répétèrent si souvent, que le malheureux jeune homme commença à sentir ses torts. Son repentir fut suivi de bonnes résolutions : plein du désir sincère de se corriger, il se méfia de ses propres paroles; il n'en prononça

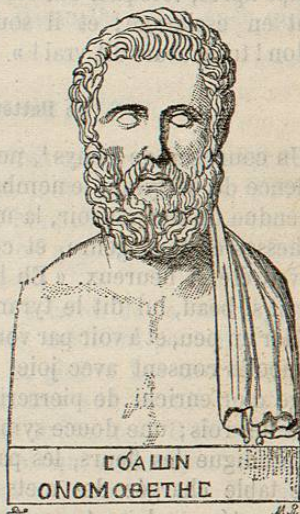
qu'avec circonspection et rarement. Par ce moyen, il se corrigea en peu de temps, et en vint même au point qu'il se faisait scrupule d'altérer la vérité, même en plaisantant. Un changement aussi heureux lui rendit la confiance de tout le monde, et sa propre estime.

Sincérité d'un sage.

Solon, célèbre législateur d'Athènes, s'étant rendu à la cour de Crésus¹, roi de Lydie, si fameux par son opulence, ce prince ordonna qu'on lui fit voir en détail toute la magnificence de sa cour; puis, croyant l'avoir frappé d'admiration par ce spectacle, il lui dit : « De tous les hommes que vous avez vus dans votre vie, quel est celui qui vous a paru le plus heureux? » Il croyait que Solon allait lui répondre : « C'est vous. » Il fut donc bien surpris, quand le sage lui dit tranquillement :

« L'homme le plus heureux que j'aie connu est un citoyen d'Athènes, nommé Tellus, homme d'une vertu irréprochable, qui, après avoir joui toute sa vie d'une aisance modeste et avoir vu sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfants estimés de tout le monde, a eu la joie de voir les enfants de ses enfants, et enfin est mort en combattant glorieusement pour sa patrie.

— Et après Tellus? » dit le roi. Solon lui cita deux



Solon.

1. La Lydie était un royaume qui embrassait une grande partie de l'Asie Mineure. Crésus en fut le dernier roi.

Il fut vaincu par Cyrus 563 av. J. C., et la Lydie fut réunie à l'empire des Perses.

jeunes frères qui étaient morts après avoir accompli un acte héroïque de piété filiale. « Et moi, s'écria Crésus, presque irrité, mon existence n'est donc pas heureuse, selon vous? — Prince, répondit Solon, jusqu'ici vous avez joui d'une grande prospérité; mais ce n'est pas en cela que consiste le bonheur. Et d'ailleurs, quel homme sait ce que l'avenir lui réserve? Qui sait quelle sera plus tard votre destinée? »

Ce langage si franc et si sincère ne plut pas à Crésus, que ses flatteurs avaient accoutumé à se regarder comme le plus heureux des mortels; mais il s'en souvint peu de temps après, lorsqu'il eut été détrôné par les Perses et réduit en esclavage; et il soupira en s'écriant: « Solon! Solon! tu m'avais dit vrai! »

Le flatteur puni.

Un courtisan de Denys¹, nommé Damoclès, exaltait l'opulence de ce tyran, le nombre et la valeur de ses soldats, l'étendue de son pouvoir, la magnificence de ses palais, ses richesses en tout genre, et concluait que jamais homme n'avait été si heureux. « Eh bien! puisque tout cela vous paraît si beau, lui dit le tyran, seriez-vous d'humeur à en goûter un peu, et à voir par vous-même quel est mon sort? » Damoclès consent avec joie. Aussitôt on le place sur un siège d'or enrichi de pierreries; on l'entoure de tout le luxe des rois; une douce symphonie charme ses oreilles; on prodigue les fleurs, les parfums; on place devant lui une table chargée des mets les plus exquis, des vins les plus vantés; on le sert avec toutes les marques du respect le plus profond. Damoclès nage dans la joie. Au milieu de tout cet enchantement, il lève les yeux, et aperçoit suspendue au-dessus de sa tête, par l'ordre du tyran, une épée acérée qui ne tenait au plafond doré que par un crin de cheval. A l'instant ses yeux ne virent plus tout cet éclat qui l'environnait; il n'entendit plus les sons de la musique.

1. La ville de Syracuse, en Sicile, était riche et puissante. Denys, ayant usurpé le pouvoir suprême, y exerça

une cruelle tyrannie; mort l'an 365 av. J. C. Son fils, du même nom, lui succéda et fut détrôné.

il perdit l'envie de toucher aux mets, de goûter les vins. Pâle, tremblant, il levait sans cesse les yeux vers le glaive près de tomber sur sa tête. « Eh bien! lui dit le tyran d'un air sombre, voilà mon sort; en as-tu assez? — Oui, oui, » répond le courtisan d'une voix étouffée. Il obtint la permission de quitter la place où il était assis, place si brillante et si dangereuse. Ceux qui se sont élevés par des moyens injustes tremblent sans cesse dans l'attente du châtement qu'ils ont mérité; ce châtement est comme suspendu sur leur tête, et peut à chaque instant les écraser. Quand on est ainsi agité par la crainte, on ne peut goûter aucun plaisir; c'est là ce que Denys voulait faire entendre, en suspendant sur la tête de Damoclès cette épée qui ne tenait qu'à un fil.

Leçon donnée aux flatteurs.

Canut¹, roi de Danemark, était arrivé au plus haut degré de puissance: il avait conquis toute l'Angleterre; la Suède et la Norvège lui rendaient hommage. Tous ses ennemis étaient vaincus, découragés, ou gagnés à sa cause. On lui avait donné le surnom de *Grand*.

Un soir, il était assis sur les bords de la mer, pensif, promenant au loin ses regards, méditant peut-être sur la vanité des grandeurs et de la gloire. Les courtisans qui l'entouraient cherchaient à attirer son attention en renchérissant sur leurs flatteries ordinaires. D'abord, ils le mirent au-dessus de tous les rois qui avaient jamais existé; et le silence du maître paraissant encourager l'exagération de leurs panégyriques, ils le mirent au-dessus de l'humanité. « Canut, disaient-ils, n'est pas un homme, c'est un dieu. » Le roi les écoutait en silence.

Cependant le jour baissait, un vent froid et violent s'était élevé et tourmentait la mer; les vagues s'amoncelaient; elles arrivaient déjà de loin, rapides et mugissantes. Les courtisans regardaient avec inquiétude. Mais le roi restait assis; il paraissait si satisfait de se voir élever par eux à la

1 Roi de Danemark en 1014; d'Angleterre en 1017; mort en 1036.

Divinité, que personne n'eût osé troubler son auguste ravissement. Et d'ailleurs, après s'être écrié avec enthousiasme : « Oui, Canut est un dieu ! » comment lui dire, en un froid et vulgaire langage : « Sire, prenez garde, voici la mer qui mouille vos pieds ? »

Cette scène dura quelques minutes. Canut prenait plaisir à voir ses flatteurs pâlir de crainte : enfin, un flot vint se briser sur le siège du roi et lancer son écume sur les courtisans, qui reculèrent saisis d'épouvante. Canut, se tournant vers eux, leur dit : « Que faites-vous ? quelle vaine frayeur s'empare de vos esprits ? n'êtes-vous pas en la compagnie d'un dieu ? » Ensuite, étendant la main sur la mer, il s'écria solennellement : « Vagues, je vous défends d'avancer plus loin sur cette terre qui m'appartient. Éloignez-vous de mon royaume. Obéissez. » A peine avait-il cessé de parler, qu'une seconde lame, plus furieuse que la première, se rua sur lui et le couvrit presque tout entier. Alors il se leva avec calme, et abandonnant son siège à la mer, il dit à ses courtisans : « Oserez-vous encore comparer un misérable mortel à celui qui seul peut dire à l'Océan : « Tu iras jusqu'ici, et pas plus loin ? »

§ V. RECONNAISSANCE.

La reconnaissance est un sentiment qui attache au bienfaiteur, avec le désir de lui prouver ce sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait, qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur ou qu'on saisit avec soin :

L'ingratitude est un vice contre nature ; les animaux mêmes sont reconnaissants :

Il y a entre le bienfaiteur et l'obligé une convention tacite, c'est que l'un doit sur-le-champ oublier le service qu'il a rendu, et l'autre s'en souvenir toujours. (*Auteurs divers.*)

Frescobaldi.

Un négociant de Florence¹, nommé Frescobaldi, avait à juste titre la réputation d'un homme libéral et bienfaisant.

1. Belle et célèbre capitale de la Toscane, en Italie.

Un jour un étranger, d'une physionomie très-distinguée, mais très-mal vêtu, se présenta devant lui : « L'éloge que j'ai entendu faire de votre générosité, lui dit-il, m'enhardit à solliciter de vous quelques secours. Je suis né en Angleterre, je m'appelle Thomas Cromwell¹. J'ai quitté mon pays pour chercher fortune ; mais le malheur m'a poursuivi partout. Je viens d'être malade, et je suis sans aucune ressource pour retourner dans mon pays. » Frescobaldi, sensible à son infortune, le fit habiller décentement, le garda dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût tout à fait recouvré ses forces, et lui donna à son départ trente pièces d'or pour son voyage. De retour en Angleterre, Cromwell obtint une petite place dans l'administration, puis il fit un chemin rapide, gagna entièrement la faveur du roi Henri VIII, et enfin fut nommé chancelier d'Angleterre.

Cependant Frescobaldi, qui avait oublié Cromwell et qui ignorait sa prospérité, se vit, à la suite de pertes répétées sur terre et sur mer, presque réduit à l'indigence. Comme plusieurs marchands anglais lui devaient une somme assez considérable, il partit pour l'Angleterre, dans l'intention d'en faire le recouvrement. Un jour qu'il était sorti pour aller voir un de ses débiteurs, il rencontra le chancelier à cheval, qui se rendait au palais. Cromwell, ayant jeté les yeux sur lui, reconnut sur-le-champ l'homme qui lui avait rendu en Italie un si important service. Il descend de cheval et court l'embrasser. Frescobaldi était stupéfait : « Ne me reconnaissez-vous pas ? lui dit le chancelier ; je suis cet Anglais que vous avez tiré de la misère ; vous m'avez sauvé la vie, vous êtes la première cause de ma fortune actuelle. Mes devoirs ne me permettent pas de rester plus longtemps avec vous dans ce moment ; mais je vous en conjure, venez aujourd'hui même dîner chez moi ; c'est dans cet espoir que je vous quitte. » Et il continua sa route.

Charmé d'une si heureuse rencontre, Frescobaldi fut exact au rendez-vous. Le chancelier lui fit l'accueil le plus honorable et le plus cordial. Après dîner, Frescobaldi, sur

1. Ce Cromwell n'a de commun que le nom avec le fameux *Olivier Cromwell*, qui régna plus tard en Angleterre sous le titre de *protecteur*.